La mort de mon père

Décembre 2020 — le coup de fil

C'était en décembre 2020. J'ai reçu un coup de fil de mon frère depuis le village. Il dit que mon père est indisposé. J'ai dit : c'est quoi le problème ? Il dit que c'est vraiment grave. Ils sont allés à la pharmacie, ils ont payé des médicaments, ils ont tout fait — ça ne marchait pas. Ça s'aggravait.

Moi quand j'ai appris ça, ça m'a fait mal. J'ai essayé de garder le calme jusqu'aux vacances de Noël. En quittant la ville, j'avais rencontré un vieux qui m'a dit : du miel, de l'huile rouge, un mélange. J'ai dit ok, j'ai gardé ça en tête.

Arrivé au village, je vois mon père. Et c'était vraiment difficile. Son état était critique. Il ne pouvait pas m'expliquer grand chose — à chaque fois qu'il voulait parler, la toux revenait gravement. Je ressentais sa douleur au niveau de sa poitrine rien qu'en le regardant. J'avais l'impression que son cœur allait se déchirer.

J'ai essayé le mélange qu'on m'avait dit. Ça n'a pas fonctionné non plus. Ça s'aggravait, ça s'aggravait. On est restés comme ça jusqu'à la fête de Noël.

Le 31 décembre — rester à côté de lui

La veille du 1er janvier, le 31 décembre au soir, j'avais envie de me balader un peu avec les amis comme on le faisait les années précédentes. J'avais 18 ans, c'était normal.

Mais mon père était seul dans sa chambre. Mon grand frère n'était pas là. Il fallait quelqu'un reste à côté de lui. Alors je suis revenu. J'ai dormi là.

Cette nuit-là, il répétait des choses. Il disait que c'était mieux pour lui de mourir. Pourquoi cette douleur, pourquoi tout ça ? Je consommais tout ce qu'il disait. J'analysais. Je me suis approché de lui, j'ai dit : papa, je te comprends. J'ai essayé de parler selon mon âge. Il se lamentait encore. Pourquoi, pourquoi ? Il disait qu'il devait mourir.

5 janvier — quitter le village quand même

Le 5 janvier 2021, il fallait retourner en ville pour les classes. J'étais en terminale — c'était la phase de préparation des dossiers. Je n'avais même pas encore ma carte d'identité nationale. Il fallait partir.

J'ai dit à mon père que je devais partir. Que je n'avais pas le choix, il fallait déposer les dossiers. J'ai pris la route le dimanche. Et j'ai recommencé le cours normalement à Savé.

Le jeudi 21 janvier — les exponentielles

Ce jeudi-là, j'avais décidé de ne pas rentrer à la maison de toute la journée. L'établissement et ma maison, c'était loin. J'avais l'habitude de rester à l'école entre les cours — j'achetais quelque chose de 200 francs, je restais là, je révisais.

L'après-midi, de 15h à 18h, on avait cours de mathématiques. Les fonctions exponentielles, les logarithmes. Le professeur voulait quelqu'un de rapide pour aller au tableau. Généralement, c'était moi. Ce jour-là, je n'avais pas vraiment envie. Je ne savais pas pourquoi. Mais je me suis levé quand même, j'ai pris la fiche, j'ai tout recopié, j'ai fait les exercices. J'étais calme. Très calme.

Ce que je ne savais pas, c'est que pendant que j'étais au tableau à faire les exponentielles, mon père appelait mon téléphone à la maison. Je n'étais pas là pour décrocher.

Le coup de téléphone de ma maman

Après le cours, au lieu de rentrer directement, je suis allé aider ma sœur en mathématiques et physique. On a beaucoup travaillé — chimie organique, formules brutes, tout ça. Quand j'ai fini, elle m'a donné à manger. J'ai mangé.

En rentrant, j'ai décidé de passer par la petite sœur de ma maman — la couturière d'en face. Ma mère devait m'envoyer de l'argent depuis Cotonou, je voulais lui téléphoner. La sœur m'a donné son téléphone. J'ai appelé ma maman.

On s'est salués. Et c'est là que ma maman me dit dans notre langue — quelque chose comme : mes sincères condoléances concernant ton père.

J'ai dit : quoi ? D'où ça sort ? J'ai raccroché.

La sœur m'a dit : rentre d'abord, va manger. J'ai fait semblant de manger. Je n'étais pas à l'aise. Elle m'a emmené à la maison en moto.

En arrivant chez ma tutrice, tout le monde était calme. Quand ils m'ont vu, je sentais qu'il y avait quelque chose. Ils étaient tristes. Ils ont commencé à me parler doucement. J'ai compris que ça allait être vrai.

Ma tutrice m'a dit que mon père m'avait appelé l'après-midi. Mais je n'étais pas là. J'avais laissé mon téléphone à la maison.

Puis elle m'a confirmé. Mon père était décédé.

Les larmes qui ne venaient pas

Là où j'étais, je ne savais même pas s'il fallait pleurer ou rire. Toute l'émotion s'est coupée automatiquement. J'avais envie que les larmes sortent — elles ont refusé. J'étais couché sur le tombeau en face de la maison. Calme. Les pleurs ne venaient pas. Totalement refusé.

J'ai commencé à recevoir des messages de mes amis de classe. Je me suis connecté sur Facebook depuis le téléphone d'un camarade — je n'avais pas encore d'Android performant en ce moment. Et les messages étaient déjà là. Mes camarades me présentaient leurs condoléances.

La nuit du jeudi au vendredi — c'était l'une des pires nuits de ma vie. Je n'ai pas pu fermer les yeux. Je regardais, j'analysais. Tout. Et de rien.

Je commençais à me rappeler des phrases de mon père. Il disait souvent : si vous me voyez encore présent aujourd'hui, c'est que je suis là. Si demain vous ne me voyez plus, c'est que je ne suis plus là. Je me rappelais ses petites blagues. J'étais son dernier fils — j'avais beaucoup de possibilités plus que mon grand frère. Même s'il me frappait parfois, on se comprenait parfaitement.

Mon père et ma mère s'étaient séparés quand je suis né, en 2003. Jusqu'à sa mort, ils ne s'étaient jamais remis ensemble. Mais nous les enfants, on les appelait tous les deux. Mon grand frère et moi, on était restés chez notre père. C'est lui qui nous a gardés. C'est lui qui nous a élevés.

L'enterrement — voir avec ses propres yeux

Le lendemain vendredi, je ne suis pas allé au cours. Une maman de la concession m'a accompagné au village pour l'enterrement.

Arrivé au village, la première chose que j'ai faite — j'ai voulu voir. Vérifier que c'était vrai. J'aime les preuves. Je voulais voir ça avec mes propres yeux.

Et quand j'ai vu mon père allongé — là, j'ai vu qu'il était vraiment parti. Que vraiment, il venait de passer de l'autre côté. Les pleurs ne venaient toujours pas. J'étais juste indifférent. Juste là.

Peut-être que si j'avais déjà fait la théorie du sens physique en ce moment, j'aurais compris : mon référentiel absolu était fermé. Rien ne passait. Un peu comme le trou noir narratif. J'étais juste là, bloqué.

Je voyais les gens pleurer autour de moi. Sa petite sœur, sa famille. Mon grand frère aussi. Mais moi, j'étais juste là. Indifférent.

Pour mettre mon père dans le cercueil, j'étais là aussi. J'ai aidé. On nous a dit, à nous les fils, de prendre du sable et de le verser en premier. J'ai pris du sable. J'ai dit un mot. Mon frère aussi. Sa petite sœur. Tout le monde. Et ils ont tout fermé.

Le dimanche — retour en cours

Il y avait une chose que je n'aimais pas. La pitié des gens. Les gens qui ne t'appréciaient pas, qui ne t'aimaient pas — et qui, quand ils voient que tu es devenu orphelin, commencent à dire qu'ils ont pitié de toi. Ce comportement, je n'aimais pas du tout.

Le dimanche qui a suivi l'enterrement, je suis rentré en ville. J'ai recommencé le cours.

La douleur de mon père ne s'est pas partie automatiquement. Elle était là. Ça me dérangeait au fond. Mais je continuais. Je faisais le truc. La positivité m'avait déjà aidé avant — elle m'a aidé en ce moment à traverser cette épreuve.

Mon professeur de physique-chimie m'a demandé pourquoi je n'étais pas venu au cours. Je lui ai dit que c'était mon père qui était décédé. Il m'a salué. Il a tout dit.

Et j'ai continué.

Transcription organisée d'un enregistrement audio de Judicael Brindel. Cotonou, Bénin, 2026.